



LE LIEN

BULLETIN SEMESTRIEL DES
AMIS DU GRANDVAUX

N°43

JUILLET 1997

Siège social :

Mairie de Grande Rivière
39150 SAINT-LAURENT-EN-GRANDVAUX



Imprimeur: APEP 13 rue du coin d'amont
39150 ST LAURENT

GÉRANT :

M. Louis CHARNU à St-Laurent-en-Grandvaux.

C.C.P. DIJON 2861-59 F

DÉPOT LÉGAL
3^e TRIMESTRE 1997

SOMMAIRE

-Editorial : Danièle PRATINI	4
-Procès verbal de l'Assemblée Générale	5
-Nos activités : Renée BAILLY-SALINS	7
Danièle PRATINI	
Josette MORLOT	
-Nos projets. Invitation.	9
-Exposition : Denise PIARD	10
-A propos de DOM BENOIT : Roland VILLENEUVE	11
-Journée historique pour le Grandvaux : Maxime COTTET	12
-Mouzon (suite)	15
-Quand les souvenirs d'un gamin nous conduisent à la Grange Magnin : Jean Pierre THOUVEREZ	18
-La maison du Docteur PROST : Françoise DESBIEF	23
-Le Grandvaux des quatre saisons : Claire DUVERNET	25
-Trois orchidées violettes : Henri MICHAUD	27
-La bibiothèque : Régine LOUVIER	32
-" Le fouet " extrait de " La Bique " : Numa MAGNIN	33

*

* *

EDITORIAL

Grandvalliers d'hier, d'aujourd'hui, de demain, qui sommes-nous? Quels liens nous attachent ainsi à notre terre? Qui est réellement Grandvallier?

Voici quelques questions auxquelles il est un peu délicat de répondre.

Autrefois, on disait que pour être un vrai Grandvallier, il fallait avoir trois générations d'ancêtres dans nos cimetières... Mais tout s'accélérait, il faudra revoir un peu la formule!

Comme pour les plantes, il y a des "familles" de Grandvalliers.

Les Grandvalliers qui résident en Grandvaux et ceux de l'extérieur. Dans ces deux grandes familles, il existe des "sous-espèces". Tout d'abord, les moins nombreux: les Grandvalliers habitant le Grandvaux issus des plus anciennes familles et ayant des ancêtres Grandvalliers tant du côté paternel que maternel. Puis les mêmes, ayant des ancêtres très anciens mais d'un seul côté, paternel ou maternel; ceux dont la branche Grandvallière est maternelle ont des noms toujours trompeurs, on ne les reconnaît pas au premier abord.

Ensuite, les Grandvalliers dont les familles se sont implantées il y a entre 150 et 60 ans: ce sont les "ratraits" d'avant-hier! Mais bien peu d'entre nous savent qu'ils viennent en réalité de Suisse, de Savoie, du Haut-Doubs, du Nord, d'Italie ou d'Espagne. Seuls, parfois, leurs patronymes les identifient.

Plus récemment, "les Grandvalliers nouveaux" attirés dans notre pays par le travail qu'ils y ont trouvé et qui ont pris racine.

Enfin, la dernière "espèce" de Grandvalliers qui est chère à mon coeur ce sont les Grandvalliers "de choix", ceux qui ont eu le coup de foudre et sont venus passer leurs vacances et puis leur retraite (en tout ou partie à cause du froid!) dans notre Grandvaux; ce sont peut-être ceux qui l'apprécient le plus, tant il est vrai que trop habitué aux choses on ne les voit plus sous leurs vraies couleurs.

Les très nombreux Grandvalliers qui ont essaimé en France ou à l'étranger, fidèles à la tradition "d'aventure" qui fut illustrée par nos rouliers, sont une partie importante de la communauté.

Alors quel mystère fait de nous des Grandvalliers?

Tout d'abord notre caractère entier, volontaire, un peu rude, à la limite de la froideur et du "sale caractère" mais qui cache la fidélité, la chaleur de l'amitié et qui peut se révéler aussi gai que plein d'entrain.

Et puis notre attachement à ce Grandvaux, véritable entité géographique, qui fait qu'après avoir vu le vaste monde, nous nous retrouvons avec délice bien installés à l'abri de nos sapins au milieu de nos pâturages sous le ciel le plus large, le plus profond et le plus bleu qui existe. (peut-être sommes-nous un brin chauvins, non?).

En fait "être Grandvallier" n'est-ce pas tout simplement se sentir Grandvallier et aimer le Grandvaux?

Par notre éditorialiste du jour, un peu, beaucoup, passionnément "chauvin".

Le Roulier

*

*

*

PROCES-VERBAL DE L'ASSEMBLEE GENERALE DU 10 JANVIER 1997

La séance débute par la présentation des vœux du Président Monsieur Louis CHARNU.

Puis le Président précise que l'association compte 450 adhérents environ. Le Lien N° 42 a été tiré à 450 exemplaires.

ACTIVITES DES COMMISSIONS :

* MAISON LOUISE MIGNOT : La clé du logement Nord, qui sera aménagé pour le rangement du matériel, nous a été remise. Le SIRES doit remettre en état la maison.

* BIBLIOTHEQUE : Melle SENOT M. prend la parole : le 14 décembre 1996 elle a demandé à être déchargée de sa responsabilité. 11 personnes faisaient partie de la Commission, plus L. CHARNU et D. PRATINI. Mme LOUVIER R. a bien voulu accepter cette charge. La bibliothèque dispose à ce jour de 3570 volumes. Le nombre de livres empruntés est stable. Le nombre des visiteurs change peu : 40 par année. Il est fait appel aux bonnes volontés pour les permanences.

* CHALET : Les plans sont demandés. 1997 sera une année qui devrait avoir une suite favorable.

* VIDEO-PHOTO : Mr GRAND MAITRE se propose d'animer une commission vidéo.

* CONSERVATION : Reprise des fiches dès que le matériel sera installé à la Maison "Louise MIGNOT".

NOS ACTIVITES POUR 1997 :

Petit bal. Conférence le 21 mars. Sortie du 1° mai. Découverte de Saint-Maurice Crillat fin Juin.

BILAN FINANCIER :

Présenté par Melle PRATINI Danièle-Trésorière : approuvé à l'unanimité.

ELECTIONS :

Quatre membres du conseil d'administration sont à élire. 48 votants plus 20 pouvoirs. Sont candidats et ont obtenu :

	BAILLY Jacotte	30 voix	
	BAILLY-SALINS Renée	52 voix	élue
	FAUQUEMBERGUE Suzanne	24 voix	
	FENIET Annick	54 voix	élue
	GRILLET Germaine	33 voix	
	THEVENIN Aimée	33 voix	élue
	THOUVEREZ Jean Pierre	46 voix	élu
<u>Président</u> : 12 votants -	CHARNU Louis	9 voix	élu
	GOYARD William	2 voix	
		1 blanc	
<u>Vice-Présidents</u> :	GOYARD William	11 voix	élu
	BESSIERES Jeanine	9 voix	élue
	BERGER André	8 voix	élu
<u>Trésorière</u> :	PRATINI Danièle	10 voix	élue
		1 blanc	
		1 nul	

Secrétaire :

FENIET Annick

11 voix élue

1 blanc

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION CORRESPONDANTS
 RESPONSABLES DES DIFFERENTES COMMISSIONS :

Animation
 Bibliothèque
 Chalet
 Conservation patrimoine
 Maison L. MIGNOT
 Exposition
 Lien et publication
 Vidéo-photo

CHARNU L.
 FENIET A
 GOYARD W.
 BERGER A.
 CHARNU L.
 AUGER M. et BESSIERES J.
 PRATINI D.
 THOUVEREZ J.P.

La soirée se termine à 22h45 par la galette des rois et le verre de l'amitié.

*

*

*

NOS ACTIVITES

MATINEE ENFANTINE

Le "Petit Bal", comme nous l'avons nommé pendant deux décennies, avait lieu cette année à la Salle des Fêtes de La Chaumusse, le 23 Février.

Jamais les costumes n'ont été aussi brillants ni aussi variés.

Les adultes qui accompagnaient les enfants avaient eux aussi fait preuve d'originalité, sorcière, Mickey, clowns, grandvalliers et même Monsieur le Curé de La Chaumusse, ont dansé avec les petits.

Les Petits qui en Zorro, Robin des Bois, petit mitron, joli papillon, princesses des différentes cours d'Europe et d'ailleurs, 70 enfants environ, que caméras et appareils photos ont mitraillés à qui mieux-mieux.

Beau succès! et à l'année prochaine!



Renée BAILLY. SALINS

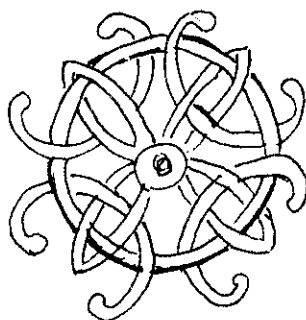
Soirée contes

Le 21 mars, nous étions rassemblés à la Mairie de Saint Laurent pour assister à la soirée contes que Monsieur Jacques CARLOD nous proposait.

L'assemblée était nombreuse et les enfant côtoyaient parents et grand-parents.

Monsieur CARLOD nous a proposé les contes du Jura : bien sur la Vouivre et le Diable y ont eut une place de choix. Le conteur très actif s'est même transformé en diable pour nous conter la naissance du sapin. Il nous a également fait partager la dégustation d'une fondue imprévue. Cette soirée animée s'est terminée avec quelques nouveaux contes dus à l'imagination de notre conteur. Merci à Monsieur CARLOD pour sa prestation.

Danièle PRATINI



PROMENADE DU 1ER MAI

Cette année la promenade du 1er Mai nous emmenait quelques siècles en arrière à une époque où les moines occupaient l'Abbaye du Grandvaux et où de grandes familles habitaient les quelques belles constructions que l'on appelait facilement châteaux.

Pour ce saut dans l'histoire, c'est une centaine de promeneurs plus ou moins marcheurs qui s'est regroupée au hameau des Bez pour prendre le départ. Après une présentation du "Lac de Grandvaux", notre guide, William Goyard, nous a conduit à la rencontre de personnages et de familles qui ont marqué l'histoire de notre Grandvaux. C'est par la découverte de ce qui a été conservé de leur existence que nous avons passé un après-midi en compagnie de ces Grandvalliers d'un autre âge: du Moyen Age.

Notre première rencontre fût celle des familles Farods et De Grandval, propriétaires ancestraux du Château des Farods, une des 5 bâtisses remarquables qui s'élevaient à travers le Grandvaux avec celle du Château Chapex situé près du hameau des Faivres et détruit à la fin du XIIIème siècle, celle de la Ferté, celle du Châtelet et la maison de Lezay située à Fort du Plasne.

Du Château des Farods, il ne reste que quelques vestiges que nous avons découverts à l'intérieur d'une maison d'habitation issue de la transformation, au cours des siècles, de ce château.

Ensuite, c'est au hameau des Guillons que l'on a rencontré Claude Guillon, sacristain de l'église du Grandvaux au XVIIème siècle, qui a donné à la paroisse le Pardon des Guillons et le tableau du Rosaire de l'église de l'Abbaye.

Aux Chauvins, nous avons fait connaissance avec Claude Crestin qui nous a laissé la Chapelle du XVIIème.

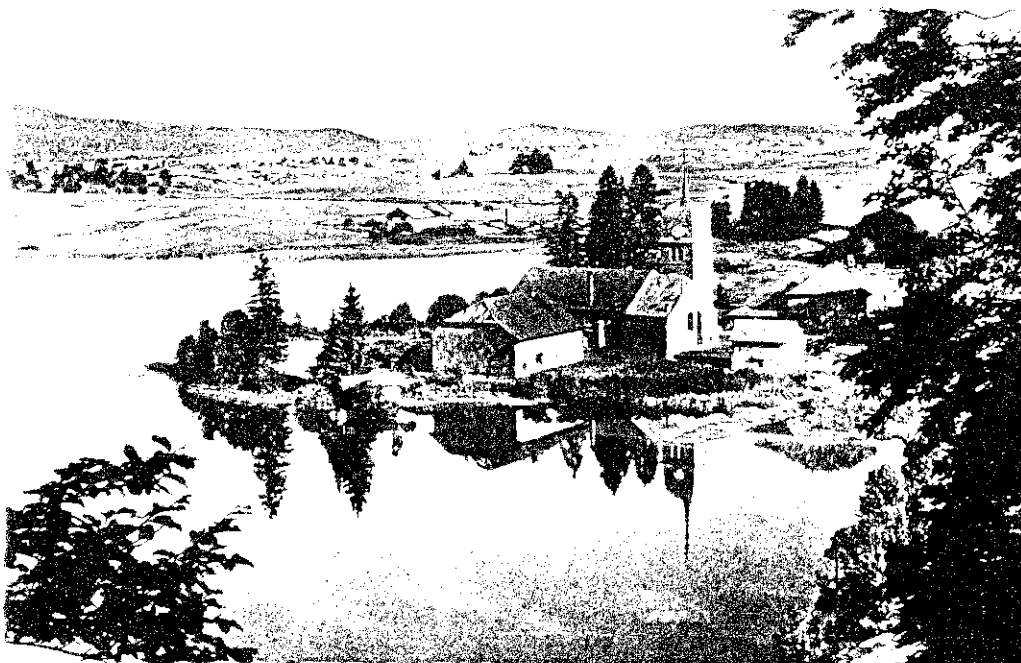
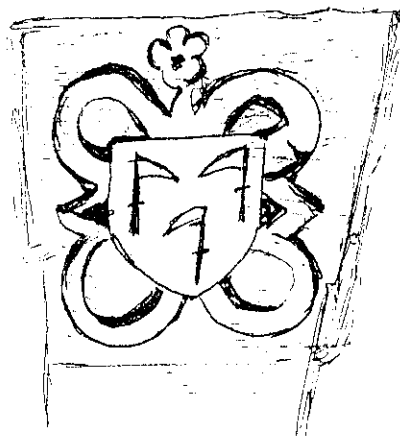
Après une petite suée pour grimper au "Crêt de la Pendaille", endroit où s'élevait le Monument patibulaire, nous avons découvert la Famille De Lezais, prévôt du Grandvaux, propriétaire du Châtelet et de l'actuelle maison Maclé à Fort du Plasne. Cette famille qui a rendu la justice pendant des siècles en Grandvaux a également marqué l'histoire de France.

Puis à travers "les communaux", nous sommes allés à la Ferté, à la rencontre de la famille Crestin, bourgeois de St Claude, mais nous y avons également retrouvé plusieurs des familles précitées qui ont été propriétaires de cette maison au cours des siècles.

C'est par une description de ce qu'était l'Abbaye du Grandvaux que s'est terminée notre promenade qui a trouvé son aboutissement et son résumé dans la visite de l'église où toutes ces familles ont laissé une trace de leur splendeur.

C'est aux Cernois que tout le monde a pu se restaurer. Chacun est enchanté de son après-midi, aussi bien ceux qui ont bouclé le circuit à pieds que ceux qui ont profité des services du car, ce dernier permettant la participation de tous à nos journées du 1er Mai.

Josette MORLOT



NOS PROJETS

9

- Samedi 12 Juillet Inauguration de l'exposition à 17 heures.
Le Chatelet - Fort du Plasne.
- Du 13 juillet au 18 août Exposition " La médecine de nos grands-parents "
Le Chatelet-Fort du Plasne.
Ouverture tous les après-midi de 15 heures à 19 heures.
Plus le 15 août au même horaire.
- Dimanche 13 juillet Sortie SAINT MAURICE-CRILLAT organisée par
CRILLANIMATION. 13 h 30 face à la Mairie de CRILLAT.
Visite des Gangones et belvédère de la Frasnée.
Informations complémentaires par voie de presse.
- Vendredi 25 juillet Monsieur VILLENEUVE
Causerie à 20 h 30 à la salle des fêtes de SAINT PIERRE
Thème : les procès en sorcellerie au XVI^e siècle.
- Vendredi 8 août Retrouvailles pour tous les AMIS DU GRANDVAUX
Salle des fêtes du LAC DES ROUGES TRUITES à 17 heures.
- 2^e quinzaine de septembre Sortie d'automne : la date et le lieu vous seront précisés par
voie de presse et d'affiches

*

*

*



Vous êtes tous cordialement invités

à l'inauguration de l'exposition

qui aura lieu le 12 juillet 1997 à 17 heures

au chatelet. Fort du Plasne

NOS PROJETS...

Pour la 21ème fois,
LES AMIS DU GRANDVAUX
vous invitent à leur
EXPOSITION ANNUELLE

DATES : DU 12 JUILLET AU 18 AOÛT 1997

LIEU : AU CHATELET (Commune de Fort du Plasne)

THEME : LA MEDECINE DE NOS GRANDS-PARENTS.

Venez au Chatelet : le site et la maison valent à eux seuls le déplacement : un site ouvert sur les quatre horizons du Grandvaux.

- Une maison vaste et dans le style : ancienne maison de ferme des Delezay - devenue école intercommunale.
- Nos collections, nos tableaux peuvent s'y installer dans des salles vastes et lumineuses. Un cadre que nous n'avons trouvé nulle part ailleurs.

La médecine de nos grands-parents a laissé des souvenirs, des traditions, des objets dans toutes nos familles. Les jeunes sont prêts à ridiculiser les anciennes façons de soigner : magie ? sorcellerie ?... Non ! pas à l'âge de nos grands-parents. Ceux-ci ne se lassent pas de nous dire que ces anciennes façons de soigner avaient des résultats estimables, et que l'empirisme d'alors a souvent inspiré les chercheurs des laboratoires, les expériences des professeurs. Tout était déjà résultats d'observations.

Qui dit santé parle aussi d'hygiène, de puériculture, de médecine vétérinaire, de médecine parallèle...

Chaque fois que j'évoque le titre de l'exposition : "Médecine de nos grands-parents", je peux enregistrer un souvenir, un témoignage, la promesse du prêt d'un objet, d'un livre, etc.... A nos amis de nous apporter ce qu'ils ont su conserver.

Nous essayons de présenter tous ces témoignages clairement et agréablement. Une réflexion en commun au sujet de la santé doit être bénéfique à tous les âges de la vie.

Denise PIARD

INAUGURATION SAMEDI 12 JUILLET A 17H00

OUVERT SAMEDI, DIMANCHE ET LUNDI DE 15 A 19H00

OUVERT LE 15 AOUT AUX MEMES HEURES.

A propos de DOM P. BENOIT et le GRANDVAUX

Il y a belle lurette que j'avais entendu parler, au cours de mes études, de l'ouvrage monumental de DOM P. BENOIT paru en 1890, sur l'Histoire de l'Abbaye et de la terre de Saint Claude. Un bienheureux hasard a voulu que j'obtienne récemment un exemplaire de ce travail de toute une vie, qui ne laisse rien dans l'ombre de l'Histoire et du Folklore d'une Région qui nous est si chère. Nous sommes, grâce à lui, admirablement renseignés sur l'évolution de la Terre et des Hommes du Grandvaux depuis la plus haute époque.

"Disséminés", écrit-il, non sans une certaine admiration, "sur un vaste territoire qui ne produit que de maigres moissons au prix d'un travail opiniâtre, nourrissant de grands troupeaux que convoitent les maraudeurs et qu'il faut sans cesse défendre par la force, habitant un sol plein de marécages et hérissé de collines dénudées ou de forêts épaisses, luttant sans cesse contre un climat sévère, qui éprouve le corps par ses brusques variations, les colons de cette terre rappellent les anciens Burgondes par leur taille gigantesque". En ce qui me concerne plus directement, je devais trouver dans le "Dom Benoit" confirmation de certains phénomènes de diableries apparus au XVI^{ème} siècle, au moment même où Henri BOGUET "Grand juge de la Terre de Saint Claude au Comté de Bourgogne" mettait la dernière main à son "Discours des Sorciers" (1590), texte essentiel, douze fois réédité, dont on trouvera un large extrait dans l'un de mes ouvrages "Les Procès de Sorcellerie" paru en 1979 aux Editions Payot.

Ainsi apprend t-on que le Jura, autrefois, reçut la visite d'êtres malfaisants voulant empêcher les saints Romain et Lupicin de bâtir leur oratoire; qu'il abrita des loups-garous et que plusieurs sabbats se tinrent à la lisière de ses forêts profondes. Ce que Dom Benoit écrit à propos de la sorcellerie, demeure d'une parfaite actualité à la veille du III^{ème} millénaire, car les mentalités n'évoluent pas au même rythme que les progrès scientifiques. On pourrait, au cours de l'été se réunir pour une causerie sur ces manifestations, leurs origines et leurs conséquences au cours de l'histoire et particulièrement dans le Grandvaux. La date en est fixé dans la rubrique nos projets de ce numéro du Lien. Nous pourrons y confronter nos connaissances sur cet aspect de l'histoire locale.



*Le diable amoureux et la sorcière.
Xylographie illustrant le De lamiis et
phitonicis mulieribus d'Ulrich Molitor.
Strasbourg, 1489.
Collection particulière.*

Roland VILLENEUVE



*Leonor Fini : la Jeune Sorcière.
(Cliché Bernard Eche.)*

*

*

*

Journée historique pour le Grandvaux

LES ARRESTATIONS DU 15 AVRIL 1944

Tragédie vécue en témoin direct par Mme JANET

Veuve de François JANET, mort à DORA le 25 janvier 1945

Allocution de Monsieur Maxime COTTET aux obsèques de Mme JANET le 13 juin 1997

Quinze avril 1944, cinq heures du matin. Les hameaux de Grande-Rivière dorment encore dans la nuit. Brusquement le silence est rompu par un déferlement de camions et voitures allemandes. Aussitôt des coups de crosses de fusil contre la porte de la ferme JANET, aux Chauvins, tirent la famille de son sommeil. François JANET, tenu d'ouvrir, met hâtivement pantalon, veste et sabots, et il est emmené de force dans le village; les soldats allemands et d'autres "qui parlent français" demandent d'emblée à Mme JANET où habitent tels ou tels inscrits sur une liste. François JANET sert malgré lui de guide, à partir des premières maisons : il s'agit de faire démarrer l'engrenage des arrestations et de la répression.

La maison JANET a été choisie comme étant la plus adaptée pour remplir la sinistre besogne projetée par les chefs de l'opération : située à l'entrée des Chauvins, côté sud, avec une cour en contrebas de la route; les mitrailleuses mises en batterie prennent la route en enfilade dans les deux sens. Cette maison a été repérée la veille par des "gradés" vus circulant sur les routes de Grande-Rivière; les deux pièces, la cuisine et le "poêle" sont retenues comme chambres d'interrogatoire et de matraquage. Sentinelles dans les couloirs et dans la cour, avec les armes. La troupe comprend des soldats de la Wehrmacht, des S.S., des chefs de haut-rang et des miliciens. Les camions déversent la troupe dans tous les hameaux successifs de Grande-Rivière.

L'opération est bien montée, avec la méthode du rabattage.

Les hameaux et villages sont tout en longueur, de chaque côté un cordon de soldats en armes a pour mission d'empêcher toute fuite dans les champs, par l'arrière des fermes; d'autres fouillent les maisons une à une et emmènent tous les hommes au lieu de rassemblement : la ferme JANET. Au cours de la matinée, tous les villages du Grandvaux Sud sont ainsi écumés : la troupe cerne l'Abbaye, Les Guillons, Les Bouviers, Les Bez, Les Brenets, Les Faivres, puis Chaux-des-Prés, Prénovel, Les Piards; toute fuite est impossible, même vers l'avant des rabatteurs, d'abord parce que les victimes suivantes ne savent rien, parce que des barrages ont été mis préalablement partout, et aussi parce que ceux qui se présentent dans les maisons se font rassurants, en faisant comprendre qu'il s'agit d'un simple contrôle d'identité, "Papier-Kontrôl", comme ce fut le cas, nous le saurons après, le 9 avril à Saint Claude. Les hommes montent presque de confiance dans les camions et sont convoyés aux Chauvins. Là se révèle le piège.

Cinquante ans sont passés, mais les témoins ou survivants du Grandvaux qui ont vécu la journée du 15 avril 44 ont gardé le souvenir de ce qui leur est arrivé. Il faudrait, bien sûr, le témoignage des disparus pour reconstituer la totalité de l'opération dans tous ses détails.

L'objectif était clair : prélever et faire disparaître dans le Haut-Jura tous ou le plus grand nombre de ceux qui seraient des participants potentiels à la future libération de la France.

Mme JANET habitait toujours la ferme dont la cuisine et la pièce arrière ont été le local des sévices de la Gestapo et des miliciens. Avec ses deux enfants, elle a entendu toute la matinée, les cris et les hurlements provenant des pièces de dessous. Pour elle, interdit de broncher. Son fils, alors âgé de 9 ans, s'est risqué plusieurs fois à jeter un oeil aux fenêtres. Il a repéré souvent un "officier" devant la maison, dirigeant les opérations. Il voyait les camions arriver, avec chaque fois une cargaison de nouveaux raflés; ils étaient parkés sur le trottoir d'en face, avant de "passer" individuellement à l'interrogatoire. Une automitrailleuse sillonnait sans cesse les chemins des environs; un mortier, installé sur la butte qui domine le village, a tiré des obus et incendié la ferme refuge du maquis, à 1 ou 2 Km au-delà, située à l'extrémité de Saint Pierre.

Parmi les premiers à subir les violences des interrogateurs ont figuré Edgar GRILLET, forgeron, Maurice SENOT, revêtu d'un polo kaki, comme souvent les jeunes maquisards, Jean SUPPER, fromager qui fournissait du fromage au maquis, Léon MICHEL qui l'avait ravitaillé en viande, qui avait le visage tuméfié. Georges CHARTON a été frappé par un "grand à veste jaune". "Il m'a envoyé contre le fourneau" dit-il. Mme JANET confirme que la porte de sa cuisinière en fonte a été cassée. Le même a matraqué Marcel FONTANEZ (un grand, mâchoire carrée, larges épaules, milicien avec un brassard de la Gestapo). Nerf de boeuf, sabre ont été utilisés pour cogner ou menacer. A tous les mêmes questions : "Qui étaient les terroristes qui étaient dans cette maison ? en désignant la ferme qui brûlait. Tu les as vus ? Où sont-ils ? ...". Martyrisé particulièrement fut un bûcheron, DOTTI, supposé connaître les maquisards réfugiés dans les bois. Milo CREVOISIER a été tabassé également par un milicien, D...reconnu à la libération comme ayant fait partie de l'équipe de répression notamment à Saint Claude, avec le chef de la Gestapo de Lyon, Barbie, chef suprême de toutes les opérations d'avril dans le Haut-Jura.

Gustave GUILLON, le Président de la fromagerie de Grande-Rivière, a été frappé à tours de bras par un S.S., munis de gants de cuir, près de l'abreuvoir (encore existant maintenant). Il faisait partie de ceux qui figuraient sur la "liste". Ainsi furent appelés : "les frères CHARTON", boulangers nommés par un milicien, petit, jambes arquées, connu au village et, à la stupéfaction de ceux qui l'ont reconnu, portant ce jour-là l'uniforme allemand.

Après les interrogatoires, un tri est effectué, en trois groupes. Dans l'angle du bas de la cour, les hommes les plus âgés étaient regroupés, en gros les plus de trente ans. Un autre groupe d'environ 50 jeunes (18 à 30 ans), était parqué à part, contre le mur sous la route : c'étaient les "désignés" pour être déportés. C'est pour eux que cette phrase a été prononcée à la cuisine, entendue par Mme JANET : "Ils iront travailler en Allemagne, ça leur fera du bien !". Le troisième groupe était celui des "otages", parmi lesquels seront désignés les responsables à fusiller, après un ultime interrogatoire, conduit par le chef de la Gestapo et le "colonel" des troupes ayant procédé aux arrestations.

A Chaux-des-Prés, jusqu'à 10 heures, personne ne savait encore que les hommes de Grande-Rivière étaient pris dans la nasse. Les enfants sont normalement à l'école, avec leur instituteur que je suis. Soudain nous apercevons, par les fenêtres, un cordon de soldats encadrant, dans les champs l'église, l'école et les fermes suivantes. Et on frappe à la porte de l'école, un Allemand entre, jeune soldat presque affable. Il m'explique qu'un contrôle de papiers est en cours et que je dois le suivre. Je préfère parlementer en allemand :

-Vous êtes allemand ?

-Non, autrichien. Où contrôle t-on les papiers ?

-A 10 Kilomètres.

-Moi j'ai les enfants en classe.

-Ils doivent rentrer chez eux.

Je m'aperçois que plusieurs élèves ont peur, certains pleurent, d'autant qu'ils ont aperçu par la porte ouverte d'autres militaires allemands.

Les enfants sortent de l'école, et m'accompagnent en partie; un camion nous attend à 50 m; les hommes du quartier le remplissent, sans bousculade, les soldats de la Wehrmacht ont certainement des consignes pour inspirer confiance. Mais les femmes qui accompagnent leur fils ou leur mari sont inquiètes. Mme BOURGEOIS me dit de demander où ils nous emmènent :

-Wo gehen wir ? (Où allons nous ?).

-A 5 Km.

-A Saint Laurent ?

-Non, moins loin.

-Pourquoi ?

-Contrôle des papiers.

Nous arrivons aux Chauvins vers 10 h 30; nous descendons au bord de la route, et nous réalisons brutalement ce qui se passe. Devant la maison JANET, les trois groupes déjà triés. Voyant celui des jeunes, René POURCHET s'exclame "ça, c'est pas bon !". La stupeur est totale : les mitrailleuses, la ferme au loin qui brûle, le groupe des otages, avec une mine angoissée. Un officier (celui que nous appellerons "le colonel") arrive vers nous en criant : "Maire, Maire !".

Pas là dit quelqu'un. Puis il sépare au jugé notre groupe en deux : les jeunes et les autres. Puis chacun est introduit tour à tour à l'intérieur. On entend des coups et des plaintes. Quand chacun ressort, le visage meurtri, il est placé dans l'un des trois groupes.

Un autre interrogatoire a lieu à l'extérieur, sur le trottoir : ce sont les moins jeunes. Ils rejoignent le groupe de ceux qui resteront là, après un questionnaire du genre causerie tranquille. Les questions portent toutes sur la présence des "terroristes" dans la région, sur ceux qui leur apportent de l'aide, sur les lieux dont ils ont les noms. Mêmes questions qu'à l'intérieur, mais sans les matraquages.

Vers 11 heures, nous restons une dizaine du dernier camion, quand nous voyons les interrogateurs sortir. Pour eux la séance a assez duré et ils questionnent plus rapidement ceux qui restent. Pour ma part je réponds : "Ich bin der Lehrer, je suis l'instituteur". Le milicien déclare aussitôt :

- Celui-là on le "passe" à l'intérieur.
- Non on l'interrogera à Morez décide l'officier allemand.

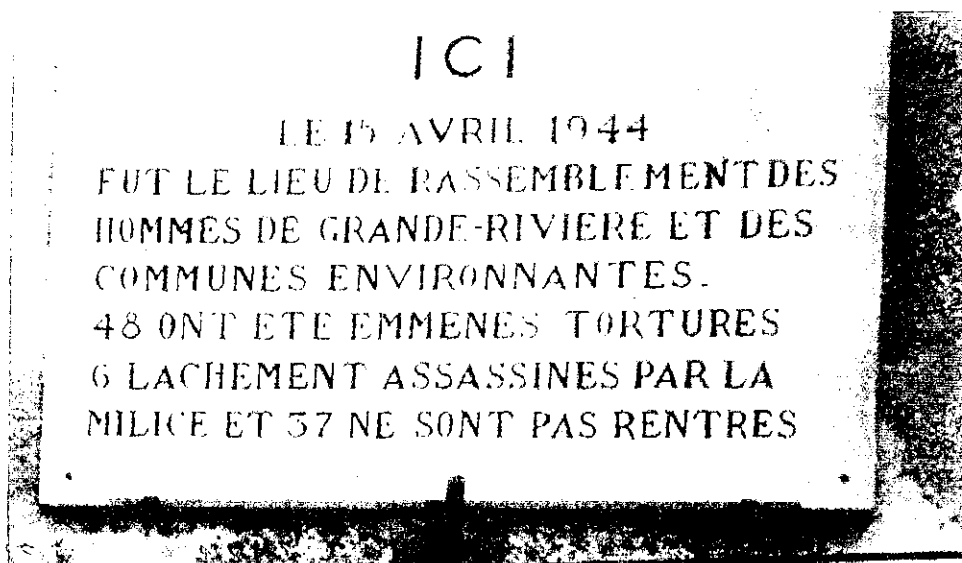
Je réalise aussitôt à quelle première séance je venais d'échapper provisoirement.

Les deux groupes retenus : otages et jeunes, sont emmenés à Morez.

Maxime GUICHARDAN a trouvé refuge dans la grange de François JANET, mais il s'est fait aussi arrêter le lendemain à Prénovel.

"Quand vous avez été emmenés, dit Mme JANET, ils m'ont fait redescendre dans ma cuisine, et j'ai dû leur faire du café. Ils sont allés chercher un jambon à la cave. Et elle désigne les places occupées à sa table par ceux qui ont fêté leur victoire sur les "terroristes". Et elle désigne les places. Ils étaient 4, dont un gradé allemand, le milicien à veste jaune et deux autres personnes. Quand ils sont partis, j'ai retrouvé des linges pleins de sang et ils ont oublié sur le meuble de la cuisine un cahier où figurait une liste de noms. Ce cahier, je l'ai remis à la libération à ceux qui sont venus enquêter".

Ainsi se terminait le témoignage de Mme Lucie JANET, pour qui le 15 avril 1944 fut la journée la plus tragique de sa vie.



*

*

*

MOUZON

Suite à notre article dans le Lien de Janvier, nos amis de Mouzon nous ont fait parvenir la délibération du conseil municipal Mouzonnais du 28 Mai 1921.

De notre côté, nous avons essayé de retrouver les traces des émigrés de la guerre de 1914-1918 mais la tâche se révèle un peu difficile. Nous serons toujours heureux si l'un d'entre vous peut nous fournir des renseignements à ce sujet.

séance du 28 Mai 1921.

Le 28 mai, neuf cent vingt et un, le vingt huit mai, à vingt heures, le Conseil Municipal de la Ville de Mouzon s'est réuni au lieu ordinaire au lieu ordinaire de ses séances, sous la Présidence de Monsieur Allivet Albert, Maire, qui l'avait régulièrement convoqué.

Monsieur le Maire a fait fait un exposé de l'acte généreux de solidarité accompli par les communes du Canton de Saint Laurent du Jura qui ont adopté la fille de Mouzon et ont voté à cet effet des subventions dont le total atteint déjà cent soixante et un mille francs et sera peut être dépassé.

Il ajoute qu'il a déjà correspondu avec Monsieur le Maire du chef lieu du canton qui lui a promis de faire son possible pour envoyer une délégation à Mouzon.

Monsieur le Maire a déjà fait adresser aux communes donatrices une collection de cartes de Mouzon d'avant et d'après guerre.

"Quand les souvenirs d'un gamin vous conduisent à la Grange Magnin"



Ces souvenirs remontent aux années 1948 à 1950 et sont étroitement liés à l'activité de fenaison qui m'entraînait à cette époque sur un grand territoire magique et fascinant de nouveautés et de rêves.

En effet, rien ici ne ressemblait à nos grands champs du Lac des Rouges Truites, rectilignes et bordés de haies qui se déroulent tels de longs rubans en avant et "en dernier" de la ferme implantée au coeur du hameau. Se rendre dans ce lieu prenait l'allure d'une expédition et l'organisation du fanage tenait compte des situations les plus inattendues, y compris l'orage perturbateur et maudit.

Nous allions donc "foiner" aux Martins aux environs du 15 août, période apparemment très tardive qui bien entendu étonne nos agriculteurs encore en activité cette fin de siècle. Ce n'était pas une question de mode ou de tradition mais de nombreuses raisons particulièrement sensées conditionnaient ainsi ces fenaisons des années 50.

Par contre, ce qui n'étonne pratiquement personne de nos jours, c'est l'évolution fulgurante d'un paysage de rêve vers un état d'abandon et de friches où la nature en peu de temps se charge d'effacer toutes traces du labeur et du passage de l'homme. L'endroit où j'aimerais vous transporter un demi-siècle en arrière n'est malheureusement pas le seul coin de notre Grandvaux où la force austère de la nature dévore nos splendides espaces de pâturages de combes et tourbières, seuls capables de retenir à la fois la vie et l'équilibre de notre patrimoine...

Sur le coup de neuf, dix heures du matin, mon oncle, mon frère et moi effectuions nos deux kilomètres à pied pour nous rendre, le râteau en bois sur l'épaule à la "Fontaine du Bois".

Mon oncle en était déjà à son deuxième voyage car après avoir fauché depuis cinq heures du matin avec la faucheuse, il était venu rentrer et "soigner" le cheval à l'écurie, puis il avait cassé la croûte. En plus de son râteau, il emportait une fourche et une grande musette décolorée qu'il portait en bandoulière. Puis après avoir cheminé dans une charrière étroite, nous débouchions au sommet d'un petit coteau. Là, nous retrouvions mon père balançant sa faux dans une cadence régulière, les souliers encore humides de rosée, la chemise et le front dégoulinant de sueur.

Inutile de vous dire que la musette était la bienvenue. Mon père terminait son andain puis il nous installait mon frère et moi en haut de ce coteau, à l'ombre, assis de chaque côté de lui sur un vieux sac de jute.

C'était pour nous un moment délicieux et nous observions tous les gestes de mon père. D'abord il sortait de la musette une grande bouteille entortillée d'un linge humide, après en avoir bu une grande lampée et s'être essuyé la moustache avec le dos de la main il la rebouchait soigneusement en me disant: «Tiens, va la mettre au frais dans le trop plein de la source et comme je suppose que vous deux avez "attrapé soif" de venir jusque là, profitez en pour boire un coup à la source mais pas trop car l'eau est très froide et vous pourriez vous rendre malade... et surtout n'allez pas tomber dedans! ». Mon frère, plus petit, malgré tous ses efforts n'atteignait pas l'eau, alors comme mon père m'avait appris à le faire, je confectionnais un cornet avec une grande

feuille de gentiane que je remplissais d'eau pour nous permettre à tous deux d'étancher notre soif... qui était très grande, et l'envie de patauger aussi. Déjà la voix du père retentissait. «Eh! les gamins revenez un peu par ici! y'a quelque chose pour vous! ». Lui, mangeait déjà d'un bon appétit tenant le couteau d'une main, le pain et le fromage de l'autre. Sur la grande serviette jaune qui avait "entourée" la miche, deux belles tranches de pain garnies d'un morceau de fromage nous attendaient. Ayant retrouvé notre place sur le sac de jute, nous mordions à pleines dents; curieusement le fromage était englouti alors qu'il nous restait plus de la moitié de la tranche de pain; tout en continuant à grignoter nous observions le père, qui, lui, découpait méthodiquement avec son couteau de poche, un petit carré de pain qu'il portait à la bouche et ensuite une petite lamelle de fromage qui suivait la même trajectoire portant chaque fois la pointe du couteau tout près de ses lèvres. Bien entendu, il faisait mine de n'avoir rien vu de la disparition trop rapide de notre fromage et il continuait à scruter et à donner des explications sur ce paysage de marais et tourbières inondés de lumière que nous surplombions confortablement installés sur notre promontoire.

Au premier plan, mon oncle, chemise à manches longues et pantalon bleu foncé, coiffé d'un grand chapeau de paille très bombé style un peu colonial "décapillait" avec sa fourche les andains sous un soleil ardent. Un détail qui nous faisait toujours sourire, c'est que "l'oncle Herman" avait l'habitude de coincer sous son chapeau un grand mouchoir de Cholet qu'il laissait retomber sur la nuque et sur les oreilles : c'était sa manière à lui de se protéger du soleil et des mouches... et pour nos yeux de gamin cela lui donnait des allures tantôt de clown tantôt d'épouvantail...! Au loin, de l'autre côté de la tourbière, la famille Arbez de "Sous la Côte" finissait de "décucher" un reste de "laîche". Six petits personnages s'agitaient en tous sens à la manière des fourmis, pour éparpiller à travers le pré ces petits tas que nous appelions des "Cuchets". Encore plus loin, et un peu plus à gauche à cinq ou six cents mètres de nous, une seule tache d'une blancheur lumineuse au milieu de cette immensité de verdure retenait toute notre attention. Il s'agissait de la façade avant de la "Grange Magnin"; une belle maison basse s'appuyant sur le flanc d'un coteau tout garni de sapins dont les dernières branches semblaient venir caresser un vieux toit de tôles rouillées. Le côté droit laissait découvrir une immense clairière d'un vert tendre fraîchement fauché qui s'arrêtait sur un horizon de sapins et de foyards solidement implantés au sommet du "Bois du Ban". Cette maison nous intriguait beaucoup surtout à cause de son isolement et nous posions de nombreuses questions auxquelles mon père semblait répondre avec beaucoup de prudence, d'incertitudes...

«Je vous emmènerai voir la semaine prochaine, nous "allons foiner" juste devant... ».

Sur ce, mon frère s'exclama timidement : «j'ai plus de fromage...!». Moi qui en était au même point, un peu honteux, je me hâtais de dévorer le pain car je savais déjà qu'il ne fallait pas procéder ainsi. Mon frère eu droit à sa petite leçon le rendant coupable de gourmandise (mon père ancien prisonnier de la guerre de 1940, ne badinait pas sur certains points; il avait un grand respect de la nourriture). Et puis, comme pour se faire pardonner, il tira lentement de la musette, une demi-plaque de chocolat soigneusement emballée dans "son papier d'argent" (c'est ainsi qu'on l'appelait à l'époque). Il s'agissait d'un chocolat de ménage, il en découpa quatre gros carrés un peu ramollis par la chaleur. Il en fit la distribution, envoya mon frère en porter un carré à l'oncle Herman qui inlassablement remuait les andains au milieu du champ, tandis que j'avais la consigne d'aller rechercher la bouteille qui trempait dans l'eau de la source. C'est ainsi que se terminaient ces casse-croûte champêtres de la Fontaine du Bois et chacun reprenait râteau et fourche pour "soigner son foin".

Nous les gamins, ce travail ne nous enchantait guère, il n'était pas question de "rechigner"; certains jours, la chaleur, les mouches, les ampoules dans les mains et, le soir les moustiques nous rendaient un peu grognon... Cependant on nous accordait assez souvent de longs moments de répit. Aussitôt, nous repartions jouer à côté des sources; en effet, deux sources s'écoulaient au pied de ce petit coteau boisé principalement de trembles et de noisetiers. Mon père m'avait donné des précisions à leur sujet. L'une d'elle était surmontée d'une jolie maisonnette de construction (début du siècle) toute en pierres de taille, y compris le toit. De là, partait l'eau canalisée jusqu'à une fontaine coulant en permanence devant l'école des Martins. L'autre source, de construction plus récente et surmontée de deux petites terrasses était pour nous "le château" de

notre territoire de jeu, cependant, il présentait un inconvénient majeur qui nous obligeait à le quitter précipitamment : il était peuplé de nombreuses colonies de fourmis, en particulier les "petites roussettes" dont les morsures maudites nous démangeaient interminablement. De là haut nous entendions cascader l'eau et tout se passait à l'intérieur, derrière une grande porte de fer marquée de quatre gros chiffres 1936, perforés directement dans la tôle épaisse. Mon père m'avait appris que ce captage avait été construit à cette date par la commune d'Entre-deux-Monts qui approvisionnait ici son alimentation en eau potable, après avoir acheté la source auparavant propriété de mon père. C'était une très bonne source qui, même en période d'étiage redonnait encore suffisamment d'eau pour alimenter un petit ruisseau d'une eau dormante et limpide qui s'acheminait discrètement parmi les joncs et de très hautes herbes en direction des prés et de la tourbière de la Grange Magnin.

Ce territoire humide était déjà pour moi gamin, une véritable réserve d'une multitude d'animaux et de fleurs, un terrain de découvertes et d'observations d'espèces inconnues... Je guettais et enviais un genre de petite araignée à longues pattes qui courait (par saccades) à la surface de l'onde, je dérangeais le "traîne bûche" le plus souvent immobile au fond de l'eau, je recherchais l'écrevisse plutôt rare et difficilement repérable... Devant chacun de nos pas, les sauterelles bondissaient, de nombreuses et minuscules grenouilles et crapauds s'enfuyaient... C'était la course aux libellules et papillons multicolores qui enchantaient ce paysage d'herbes et de fleurs. Toutefois d'autres rencontres peu souhaitées rendaient ma curiosité beaucoup plus frileuse; il s'agissait principalement des orvets couleuvres et parfois même des vipères qui évoluaient également au milieu de ce petit monde. De l'autre côté du ruisseau (par un passage de braconnier) le père nous conduisait dans un petit bois où se côtoyaient bouleaux, trembles et épicéas, ces derniers perchés sur un promontoire rocheux dissimulaient de nombreuses "cabornes" à renards, le père nous montrait les entrées et nous expliquait une grande partie de la vie de ce rusé animal considéré comme nuisible à l'époque car bien entendu, il faisait des ravages dans les poulaillers du village. Nous revenions toujours déçus de ne pas avoir vu seulement la queue d'un renard !

Les fenaisons s'avançaient doucement et après avoir engrangé une dizaine de voitures de foin et de laïches, nous prenions la direction de la Grange Magnin. L'expédition se compliquait car il fallait contourner le marais avec le cheval et le "baria". Cela obligeait un détour d'un kilomètre supplémentaire, en passant par le hameau des Martins. Au bas d'une descente nous retrouvions notre ruisseau que nous traversions sur un joli pont de pierres taillées, puis, au détour de la charrière, nous arrivions dans ce petit champ légèrement en pente exposé au soleil levant, le haut adossé contre le mur longeant la charrière et le bas de plus en plus humide s'arrêtait au ruisseau.

Comme promis, nous sommes allés voir la maison de près. Elle était toute fermée et les abords semblaient déjà un peu abandonnés, quelques tôles manquaient sur le toit et laissaient apparaître une couverture en tavaillons. La façade avant, était sans étage et le grand avant toit, abritait des ouvertures dont la disposition était semblable à celle de nos maisons grandvallières avec entrée et logement côté Sud. Il me semble cependant que les pierres des embrasures étaient mieux ouvragées qu'à l'ordinaire et, de chaque côté des entrées de grange, à la base des jambages de jolis "buttoirs" à facettes surmontés d'une boule retenaient l'attention du visiteur. Mon père nous en expliquait l'utilité : ils servaient à guider les roues à cercles des voitures de façon à ce que le moyeu ne vienne jamais heurter le montant des portes. Tout en continuant le tour de la maison, il nous rappelait ce qu'il avait toujours entendu dire; il s'agissait d'une ancienne auberge ou d'un relais à chevaux... Les façades latérales étaient immenses, celle du côté vent encore très bien protégée par une bataillée de tavaillons. Nous aurions tellement voulu savoir qui habitait ici et, comment l'intérieur était conçu, mais le père ne semblait pas être en mesure de nous communiquer d'autres informations laissant ainsi un certain mystère alimenter notre imagination.

Par contre, l'intrigue était à son comble lorsqu'il nous racontait que, non loin de là, près du ruisseau, en 1933, les ouvriers creusant la fouille de la conduite acheminant l'eau à Entre deux Monts avaient découvert un cimetière dans la tourbière.

Les cercueils étaient intacts disait-il, ils renfermaient des squelettes géants et personne n'avait d'autres explications précises. Aux dires de certains, il y aurait eu une bataille dans les environs et on avait enterré là les guerriers malchanceux... d'autres avançaient l'hypothèse d'un cimetière de pestiférés inhumés ici à l'écart du village...!

Bref, de nos jours, le mystère reste entier et la végétation sauvage et souveraine dans ces lieux est en train d'achever la conquête des ruines de la Grange Magnin et d'engloutir tous les souvenirs d'un passé probablement historique...!

J'avais déjà eu l'occasion de discuter de cette découverte macabre avec plusieurs anciens du village. Tous en avait entendu parler et, bien que l'affaire en fit quelques échos dans la presse locale, très peu d'entre eux avaient poussé la curiosité à se rendre sur place et la plupart considéraient "la chose" comme une simple anecdote; nous dirions maintenant un fait divers.

Or, ce printemps 97, par un bel après-midi de mars, à l'initiative de quelques amis du Grandvaux, nous avons réussi à organiser sur place une rencontre avec la présence de quelques uns des derniers observateurs de l'époque. Leurs témoignages nous ont apporté de précieuses indications. Le plus ancien, âgé de 88 ans, bon pied, bon oeil, et surtout en possession d'une mémoire sans faille nous conduisit sans hésitation à l'emplacement du cimetière. Là, nous retrouvions les traces du passage de la conduite d'eau qui, sur une longueur de 15 à 20 mètres, traverse ce lieu sommairement délimité par quelques grosses pierres et restes de murs. Notre témoin se souvient très bien de la disposition des cercueils : «ils étaient tous orientés la tête au soleil levant en direction de la Forêt du Mont-Noir, espacés les uns des autres d'environ 0,6 m. A l'intérieur, chacun des quelques squelettes reconstitués confirmait qu'il s'agissait de personnes de très grande taille (environ 2 mètres). Certains portaient autour du cou des colliers faits de grosses perles de bois».

Profitant de la présence de nos témoins, nous nous sommes rendu ensuite devant les ruines de la Grange Magnin. Il nous a été confirmé qu'il s'agissait bien d'une auberge, mais que personne parmi eux ne se souvenait l'avoir vu fonctionner; elle se dénommait : "L'Hôtel des trois Canards". Les derniers tenanciers auraient été une famille GUAY qui possédait cinq filles et était originaire de Morez... Malgré l'arrêt de l'activité, de temps à autre, l'ambiance était chaleureusement maintenue. En effet, les jeunes des Martins et même des villages voisins se donnaient rendez-vous généralement le dimanche après-midi, ils accaparaient la grande salle du premier étage équipée d'un superbe parquet et dansaient là, au son de l'accordéon. Ces rencontres se prolongèrent malgré l'interdiction formelle de tous bals et réjouissances publiques...!

Visiblement les yeux de nos témoins pétillaient de joie en évoquant ces souvenirs glorieux...!

Un autre objectif de notre visite nous fit grimper sur un mamelon situé au Nord de la "Grange". Légèrement surélevé, ce promontoire nous fit découvrir une superbe vue panoramique, limitée par les forêts du Mont-Noir et du Crêt. Elle nous a permis d'observer toute la vallée des Martins jusqu'au pied de la Savine. Le lieu dit s'appelle : "La Citadelle". Il y a quelques années seulement, ce promontoire était coiffé à son sommet d'un énorme murger, plutôt du genre dépôt de pierres recouvert de buissons. Suite à de récents aménagements de terrain, il n'en reste plus trace aujourd'hui. Pourquoi, précisément ici, aurait on attribuer ce nom de Citadelle ?... Et pour quelle raison illogique sous prétexte de défricher l'endroit, les habitants du coin auraient ils eu l'idée de remonter les pierres au sommet ?...

En recherchant sur les anciens plans cadastraux (1833), cette désignation : "La Citadelle" figurait déjà et il est intéressant de noter que la charrière qui passe actuellement devant la Grange Magnin porte la mention : "Chemin des Martins à Fort du Plasne". Ce détail a immédiatement réveillé mes souvenirs de gamin : en effet, notre instituteur, lors des promenades de l'école, nous conduisait au "Puis" (construction astucieuse qui n'avait d'autre utilité que de récupérer l'eau pour abreuver le bétail dans les pâtures "du Crêt"). Quelques fois, il nous emmenait encore plus loin, nous montrer les traces d'une ancienne "voie romaine" qui regagnait le village de Fort du Plasne.

Mais la saison avance. Devant les maisons prévoyantes les stères de bois s'entassent. Dès la fin août la lumière change, devient plus douce et plus légère, la rosée du matin et du soir plus abondante, la fraîcheur du soir plus insistante ; et voici les "colchiques dans les prés, c'est la fin de l'été.

Dans le Grandvaux, l'**automne** est peut être la plus belle saison. Faisons la part des jours de pluie, dont il faut bien s'accommoder (ils permettront aux champignons de pousser), en les souhaitant pas trop nombreux. Mais quand il fait beau, et c'est fréquent en automne, l'air est transparent, la lumière dorée, les arbres prennent des couleurs chaudes, chacun, hêtre, érable, peuplier, avec sa nuance de roux, de doré, de blond...Le tour du lac de Bonlieu, par un beau jour d'automne, a quelque chose de merveilleux.

Le soleil, en milieu de journée, est ici plus ardent qu'en plaine ; et quelle satisfaction un peu méchante à savoir (ou à voir) que des brumes recouvrent les lieux plus bas ; juste revanche, pour les rigueurs de l'hiver... qui vont revenir. Tant pis, ou tant mieux. Vivent les saisons bien tranchées.

Claire DUVERNET



Trois orchidées violettes

Ajoutez " pour Madame X... " et vous obtenez le titre d'un roman policier, avec son mystère et son suspense. Pour être mystérieuses, les orchidées le sont assurément. Beaucoup de botanistes ont débuté par l'étude de cette famille si passionnante et parfois ils continuent d'y consacrer tout le reste de leur âge, d'autres, s'en sont servi comme tremplin pour accéder ensuite à la connaissance de l'ensemble du règne végétal français.

Environ 25 espèces dans le Grandvaux, 55 dans le Jura, 144 en France (d'après l'Atlas de répartition des orchidées de France de Pierre JACQUET en 1995), près de 20 000 dans le monde, une des familles les plus nombreuses de la flore du globe, le sujet est si vaste que me limiter à trois espèces parmi les plus précoces du Grandvaux me semble être plus raisonnable pour un début dans l'étude de ce monde merveilleux. Concernant l'abondance relative des espèces observées, la France peut être partagée de l'Est à l'Ouest en trois zones : une bande riche de plus de 53 espèces, allant à l'Est, du Jura au milieu des Pyrénées, une zone centrale, allant ensuite de l'embouchure de la Seine à celui de la Garonne, avec plus de 33 espèces et moins de 53, enfin tout l'Ouest avec moins de 33 espèces.

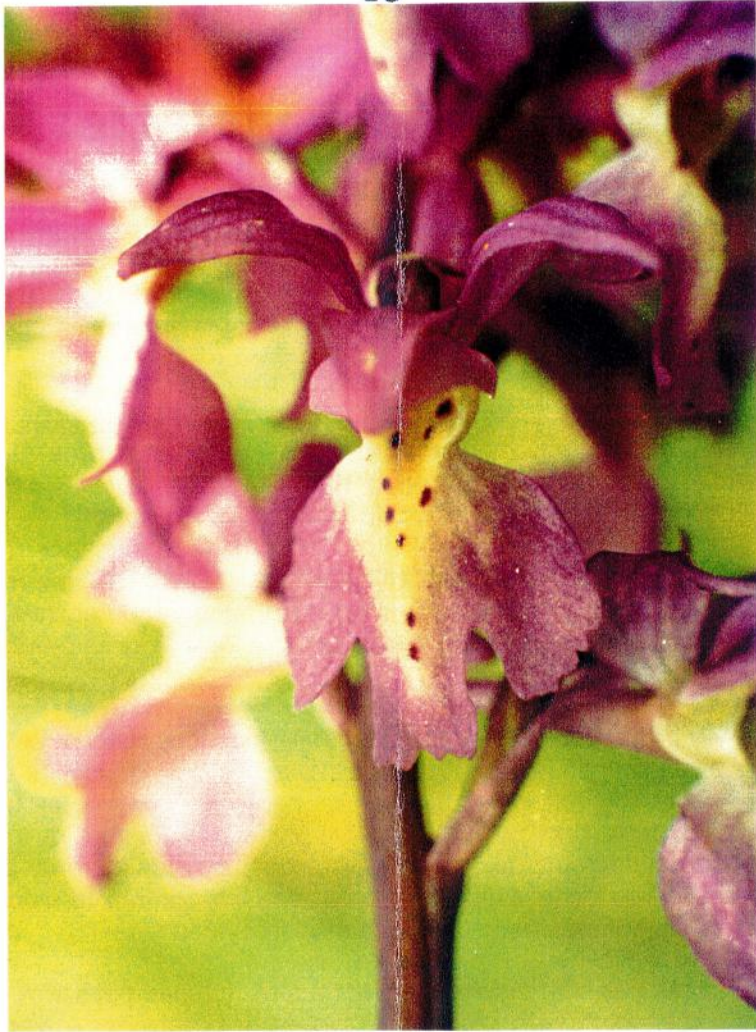
En France, environ une espèce sur quatre est une monocotylédone. Les orchidées en font partie au même titre que les graminées, les carex, les liliacées, les joncacées et autres familles. Pas étonnant alors que leurs feuilles soient à nervures parallèles comme les herbes des prés et non ramifiées comme celles des arbres tel le Foyard. De plus les fleurs sont du type 3, c'est à dire que les sépales, pétales sont au nombre de 3 pour les orchidées ou d'un multiple de 3 chez d'autres familles. Enfin, la graine au lieu de posséder deux cotylédons comme le haricot, n'en a qu'un comme le maïs, le blé, d'où leur classement parmi les monocotylédones.

La plupart des orchidées sont épiphytes, c'est à dire qu'elles poussent sur les arbres, ce qui est vrai pour les orchidées exotiques. Sous les tropiques, les orchidées étaient " chassées ", on les cueillait à la carabine en coupant les branches sur lesquelles elles poussaient. En France, les orchidées sont toutes terrestres, elles peuplent tous les milieux, des plus secs aux plus humides, elles aiment les terrains plutôt calcaires, oubliés par l'homme et disparaissent dès que l'on veut par ignorance ou maladresse, leur donner des engrais naturels ou chimiques.

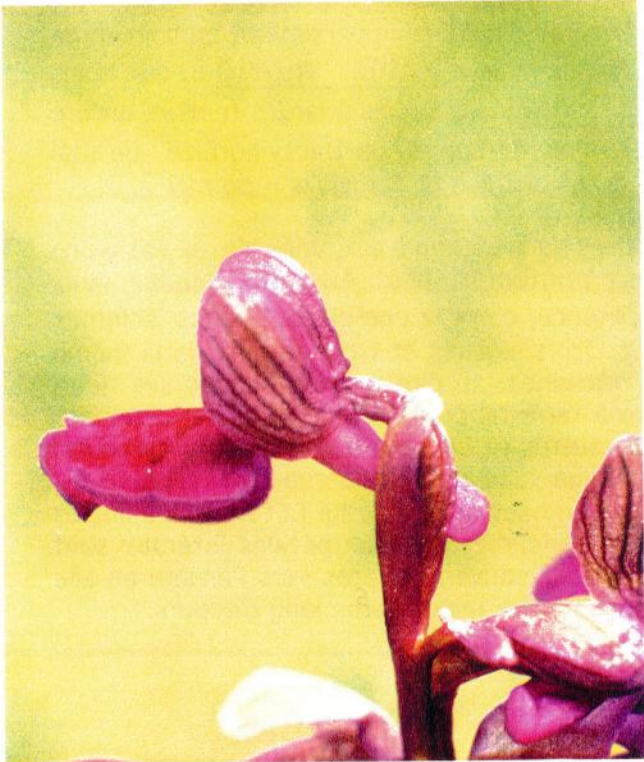
Dès la fonte des neiges les rosettes des premières orchidées apparaissent, ce sont dans les pelouses celles d'Orchis mascula L. ou Orchis mâle, Orchis morio L. ou Orchis bouffon et dans les lieux humides Orchis latifolia L. ou Orchis à larges feuilles, encore appelé Dactylorhiza majalis (Reichb.) Hunt. et Summ. ou Dactylorhize de mai (De dactyl = doigt et rhiza = racines), les racines étant digitées et (majalis = de mai).

Ces trois espèces sont parmi les plus communes dans le Grandvaux, vous n'avez pas pu ne pas les voir, tant elles sont abondantes au début printemps, peut être les appelez vous **Jacinthes** à cause de leur couleur et de leur apparence, c'est là une erreur car les jacinthes n'existent pas chez nous. Approchez vous et regardez. Trois sépales et trois pétales de la même couleur violette. Ne cueillez pas la plante, vous la détruiriez, au pire cueillez une de ses fleurs, elle s'en remettra, ou mieux mettez un ou deux genoux à terre ou couchez vous pour les observer. Parmi les trois pétales, l'un est plus développé que les autres et se trouve en position inférieure, c'est le labelle, il est souvent prolongé en arrière par un tube fermé l'éperon dans lesquels les insectes viennent prélever le nectar pour faire du miel. En haut un sépale lui fait face, les autres pétales et sépales sont alternés. Souvent le sépale supérieur et les deux pétales latéraux sont réunis et forment un casque, les deux sépales latéraux sont souvent déjetés vers l'arrière en aile et le labelle se trouve isolé vers le bas. Un petit croquis parlera mieux qu'un long discours.

Pour les différencier? C'est relativement assez facile.



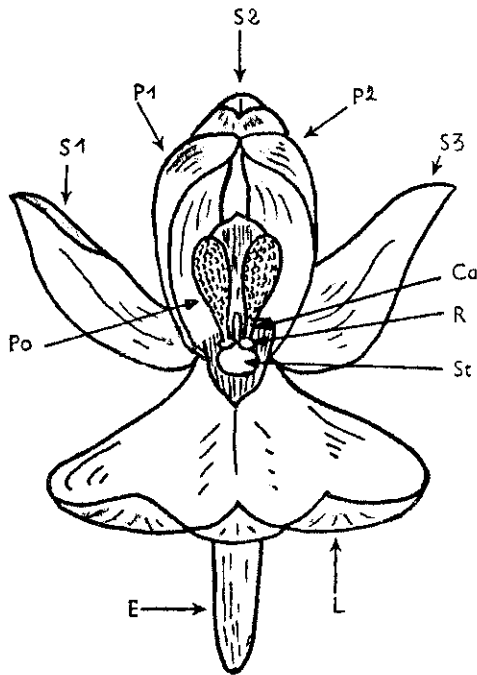
ORCHIS mascula



ORCHIS morio



ORCHIS latifolia



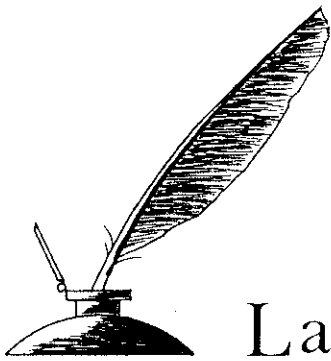
Les *Orchis mascula* et *morio* poussent ensemble en mélange dans les pâturages. Pour être certains de les voir vous pouvez vous rendre, dès le début du printemps, dans le pâturage qui se trouve plus loin que l'usine Prisma. Ils s'y trouvent tous les deux, l'*orchis mascula* est plus élancé, plus grand que l'*orchis morio* qui est plus trapu, d'autre part *mascula* a les sépales latéraux très étalés et même déjetés vers l'arrière, *morio* est lui aisément reconnaissable à son casque formé d'un sépale et des deux pétales supérieurs, les pétales sont nettement rayés de lignes vertes parallèles. Pour les deux espèces, les bractées à la base chaque fleur sont plus courtes que celle-ci. Pour voir *L'Orchis latifolia*, c'est un peu plus ardu, il faudra vous rendre dans une prairie très humide ou mieux aux abords d'une tourbière comme celle qui se trouve derrière l'école des neiges par exemple. Il est aussi grand que l'*Orchis mascula*, les bractées dépassent largement les fleurs et les feuilles sont parfois tachées de noir, la tige est compressible parce que creuse.

Fleur d'une orchidée : P1,P2 = Pétales.
 S1,S2,S3 = Sépales. L =Labelle. E = Eperon.
 St = Stigmate. Po = Pollinies. Ca = Caudicule.
 R = Rétinacle.

Le labelle des orchidées indigènes est généralement divisé en trois lobes plus ou moins développés. Il est à l'origine de noms vernaculaires tels que : Singe, Guerrier, Homme-pendu, Frelon, Mouche, Abeille et même Sabot de Vénus. Les organes reproducteurs sont regroupés sous le nom de Gynostème. La pollinisation est assurée par les insectes, qui non contents d'emporter le pollen emportent toute l'étamine formée de deux pollinies. Un seul genre représenté en France par une seule espèce comporte deux étamines, il s'agit du Sabot de Vénus. Certaines orchidées comme les ophrys qui n'ont pas d'éperons dégagent une odeur particulière (phéromone) qui exerce un attrait sexuel sur les mâles de certains hyménoptères.

Les graines si petites s'obstinent à ne pas germer. Un processus habile de germination faisant appel au service de champignons microscopiques strictement spécialisés dans cette tâche, et qui sont des nourrices à bébés orchidées est nécessaire. Le labelle a la mission d'attirer les insectes pollinisateurs et tous les moyens lui sont bons : couleur, odeur suave parfois, lignes de cellules ou de poils pour orienter l'atterrissage comme sur un aérodrome, parfois même déguisement en un insecte femelle pour attirer les mâles. C'est une " travestie " au nom bien masculin d'orchis, signifiant " testicule ". Plante ambiguë, mâle par ses racines, femelle et oh ! combien par ses fleurs si délicates de grâce et de fraîcheur.

Le mystère de la germination très sophistiquée des orchidées n'a été découverte qu'au début du siècle par Noël BERNARD (1874-1911). Il travaillait à l'époque sur une orchidée parasite très commune dans nos forêts *NEOTTIA nidus-avis* (L.) L.C.M. Richard. Cette découverte a permis par la suite de multiplier les orchidées indigènes et ensuite et surtout les exotiques. Chez les orchidées, la symbiose revêt un intérêt obligatoire, car elle induit la germination des graines. Par les mycorhizes qu'elles développent, les orchidées peuvent être partagées en deux groupes principaux, avec, bien sûr des intermédiaires. Ce partage rejoint en gros celui que l'on peut aussi faire entre les orchidées chlorophylliennes et les orchidées parasites. Chez les orchidées à feuilles vertes, le champignon est rapidement rejetés après la germination à la périphérie de la plante, sur les racines entre autre, alors que chez les orchidées non vertes, parasites, le champignon infeste la totalité des cellules de la plante.



La Bibliothèque

La bibliothèque est ouverte chaque Samedi de 14 heures 30 à 17 heures.
Mairie de Saint-LAURENT, au premier étage.

Onze dames et un monsieur, à tour de rôle, sont là pour vous accueillir et vous conseiller.

Vous pourrez également vous y procurer:

- Le livre "HISTOIRE du GRANDVAUX" (345 Frs)
- Les carnets de recettes de Danièle : Mangez simple et bon en hiver, en automne et au printemps. la cuisine de famille à l'ancienne. Une manière agréable de "GOUTER" l'histoire de nos ancêtres ! (Le carnet : 15 Frs)
- L'épinglette des Amis du Grandvaux (25 Frs)

Nous vous invitons à venir prendre connaissance de nos nouvelles acquisitions:

A. BESSON: Mon pays comtois

J. DRUHEN: 700 ans déjà

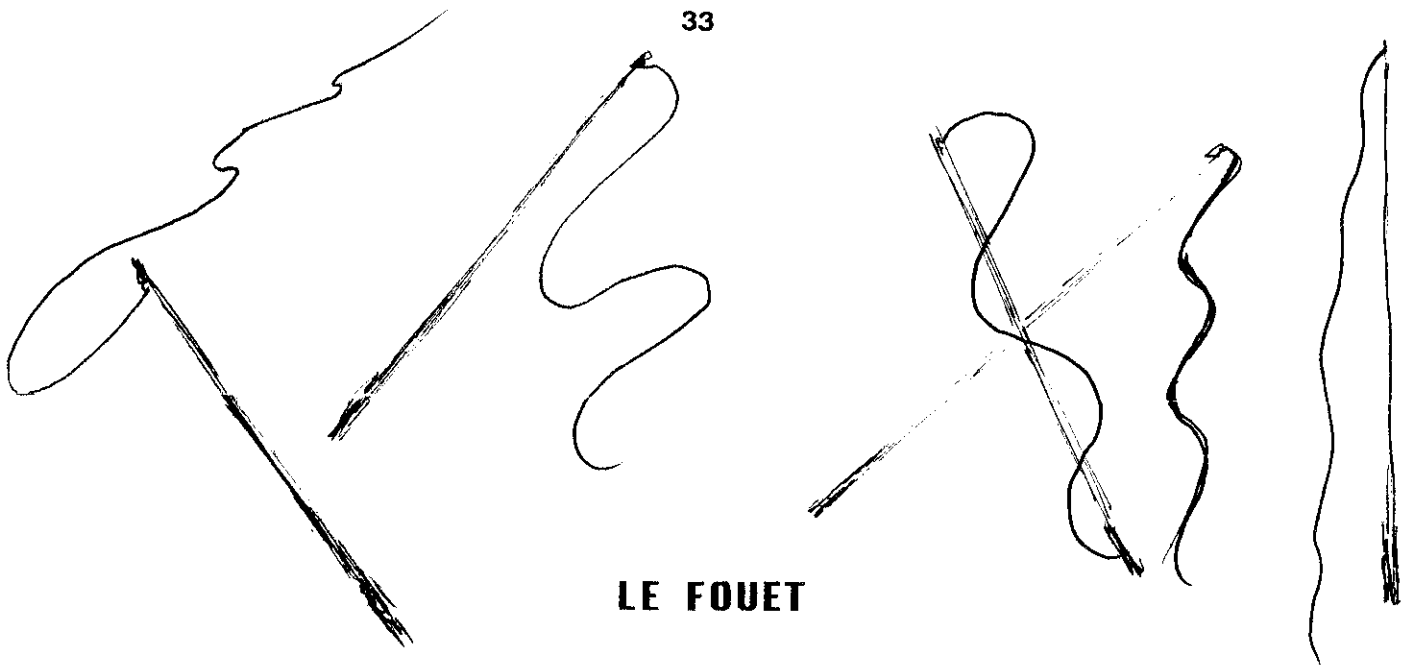
J. DEFFORGE : Passé simple d'une Jurassienne

B. ROCHELAUDET : Sorcières, diables et buchers en
Franche-comté

A. GAY : Louise de Constant, femme libre au XIX^{ème} siècle
Cet ouvrage est une formidable plongée dans l'histoire littéraire comtoise. On y croise B. CONSTANT et sa maîtresse G. de STAËL, mais aussi des érudits jurassiens. On y découvre aussi la réalité de la vie quotidienne de l'époque et surtout la personnalité et le courage de Louise, qui impressionneront les lecteurs.

Ainsi que de nombreux dons - Une bonne centaine - comme: "Familles et hommes marquants de St-CAUDE et du haut-Jura" par Louis MARTIN, "C'était un village de FRANCE (DORTAN) par M. VINCENT, "BEAUME les MESSIEURS" par J.BESSON, "L'orange de Noël" par M. PEYRAMAURE, "Ils partiront dans l'ivresse (L.AUBRAC) etc...

R.L.



LE FOUET

Le manche le plus apprécié, c'est celui de perpignan, mais on ne le trouve pas en forêt. Il faut le payer très cher, au moins quarante sous. A ce prix, il n'y a que les négociants, les rouliers, les gens qui dépensent sans compter, qui puissent s'en procurer.

La Bique en convoitait un depuis longtemps, mais sans espoir. Il n'est personne qui ne fait comme lui quelque rêve démesuré. Qui ne fait châteaux en Espagne ? Il participait avec éclat aux concerts à coups de fouet des gamins du village. A la tombée de la nuit, ils se réunissaient à la Combe, où le triple écho des maisons, du Crêt et du bois de Ban amplifiait, répercutait, multipliait à l'infini, dans le silence nocturnes, les claquements, éclatements, pétarades et feux de salve. Toute la vallée retentissait. C'était un éblouissement, une illumination des oreilles, un feu d'artifice auditif.

La Bique avait la souplesse et la vigueur du poignet. Il allongeait le bras, faisait tourbillonner la lanière sans l'enchevêtrer, le corps restant immobile. Le fouet évoluait avec aisance au-dessus de sa tête et même derrière son épaule. C'était le grand jeu. On entendait comme des sifflements de reptiles, des miaulements de chats, des grondements de dogues, suivis de sèches détonations, d'aboiements furieux. On eût dit la justice et la vengeance poursuivant le crime. La Bique s'animait ainsi d'une ardeur fulgurante, mais le manche de noisetier ou de sapin restait roide et trahissait ses intentions esthétiques.

Avec un perpignan, il aurait pu nuancer la symphonie, remplacer le violon, l'archet et l'accordéon, rythmer ses effets et faire danser les couples en plein air, les soirs de fête ! Pourquoi pas ?

Extrait de "La Bique" de Numa MAGNIN

*

*

*

